LIBERTÉ. ÉGALITÉ. FRATERNITÉ.

Indiviſibilité de la République.

ADRESSE

AUX HABITANS

Des Campagnes de la Vendée.

BRAVES HABITANS,

De vils ſéducteurs, d'infames intrigans, des hommes ambitieux & pervers, qui fondent leurs jouiſſances & leur bonheur ſur les débris de la fortune publique, & qui ſacrifieraient ſans remords, à la réuſſite de leurs coupables deſſeins, la vie & les biens de leurs ſemblables,

cherchent aujourd'hui à vous égarer. Ils prêtent à nos démarches des motifs déshonorans, ils dénaturent nos intentions bienfaiſantes, & préſentent la pacification que nous avons conclue ſous des couleurs fauſſes & perfides : ils répandent impudemment des bruits capables de ſemer dans tous les cœurs la défiance, la terreur & les diviſions.

Songer à vos intérêts, oublier les nôtres, faire votre bonheur ſans le concours d'aucune conſidération perſonnelle, voilà la tâche glorieuſe que nous nous ſommes propoſée : nous croyons avoir parcouru cette honorable carrière. Puiſque des malveillans oſent maintenant élever ſur notre conduite des doutes, des ſoupçons injurieux, les diſſiper, vous éclairer & vous inſtruire, voila notre devoir. Nous allons le remplir.

Nous connaiſſons, braves Habitans, les raiſons puiſſantes qui vous provo-

quèrent à l'inſurrection & qui vous mirent les armes à la main. On avait porté, à la liberté de vos opinions religieuſes, les plus terribles coups ; de nouveaux pontifes, un nouvéau culte, avaient été érigés ſur les ruines du vôtre ; par-tout l'intolérance cherchait des coupables, & aimait à trouver des victimes. Le deſpotiſme orgueilleux d'autorités établies pour vous protéger, des corvées de toute eſpèce, des vexations de tout genre, venaient encore charger cet affligeant tableau.

Lorſque le principe d'un mal dangéreux eſt entiérement détruit, les conſéquences fâcheuſes qui en dérivent ne doivent plus exiſter : la néceſſité d'en faire ceſſer les triſtes réſultats puiſe ſa ſource, & dans vos beſoins les plus preſſans, & dans vos obligations les plus ſacrées.

L'exercice paiſible de votre religion vous eſt accordé ; vous pouvez uſer

avec ſécurité de ce droit impreſcriptible, qu'on n'avait pu vous arracher ſans méconnaître les vôtres. Il vous eſt libre dès ce moment, d'offrir à l'Être ſuprême, d'après vos anciens uſages, vos hommages & votre reconnaiſſance.

Votre malheureux pays a été dévaſté; la flamme a dévoré vos habitations; une ſoldateſque effrénée a exercé ſur vos perſonnes & vos propriétés les plus horribles brigandages. Eh bien, la Convention nationale contracte aujourd'hui l'engagement de vous indemniſer de vos pertes, & de réparer, s'il ſe peut, tous les maux cauſés par un régime de proſcription & d'injuſtice.

Des ſecours vous ſont accordés pour rebâtir vos chaumières; des beſtiaux vous ſeront rendus pour faire revivre l'agriculture, & vous procurer les aiſances de la vie; vous ne regretterez pas long-tems la privation de vos inſ-

trumens de travail ; vous ne payerez des impôts qu'au moment où une poſition plus heureuſe vous fournira les moyens de ſubvenir aux beſoins de l'État.

Que la veuve éplorée, & que le père infirme & caduc ne tremblent point ſur le ſort de leurs enfans que les Loix pourraient appeler au ſecours de la République. Eh quoi ! pourraient-elles ſe réſoudre à priver l'infortune de ſon appui, la vieilleſſe reſpectable de ſes ſoutiens? Non, la Nation vous diſpenſe d'aller protéger ſes frontières ; elle ne vous impoſe que la tâche facile de travailler dans vos campagnes, pour l'aider à nourrir ſes défenſeurs.

Vous avez fourni pour la ſubſiſtance des armées le fruit de vos ſueurs & de vos économies : nous vous en avons donné des reconnaiſſances ; la Convention nationale vous en acquitte le montant.

Que vous reſte-t-il à deſirer ? quelles inquiétudes peuvent encore agiter des cœurs aigris ſi long-temps, il eſt vrai, par le reſſentiment & le malheur ? craindriez-vous d'être opprimés de nouveau par des autorités indignes de votre confiance ? Raſſurez-vous, braves Habitans; que la ſécurité renaiſſe dans vos ames, qu'elle en chaſſe l'affreux déſeſpoir. Ces hommes, dont vous redoutez avec raiſon le joug odieux ; ces hommes, qui étaient autant les ennemis de leur Patrie que les vôtres, ne ſeront plus les dépoſitaires du pouvoir dont ils faiſaient un ſi cruel abus. Les Repréſentans du Peuple veulent bien nous conſulter ſur le choix qu'ils doivent faire pour les remplacer ; nous leur indiquerons des gens que vous connaiſſez, des gens qui ont acquis votre eſtime & la nôtre ; des gens enfin qui, pour adoucir votre exiſtence, ſont prêts à ſacrifier leurs plaiſirs, leurs jouiſſances, leurs fortunes.

Auriez-vous donc penſé, braves Habitans, que nous pouvions trahir lâchement vos intérêts? Après les avoir ſoutenus avec tant de chaleur, deviez-vous croire un inſtant que nous étions capables de démentir la conduite que nous avons conſtament tenue? Ah! ſi ces ſentimens injurieux partaient de vos cœurs, ſi nous ne les imputions pas à la jalouſie & à la malveillance, combien notre ame en ſerait cruellement déchirée? Comment ſupporterions-nous l'affreuſe idée qui nous convaincrait, qu'en voulant faire des heureux, nous fimes des ingrats?

Mais, quoi! vos intérêts ne ſont-ils pas les nôtres? nos amis, nos femmes, nos enfans ne ſont-ils pas parmi vous? nos poſſeſſions n'avoiſinent-elles pas vos champs? Oui, ſans doute; & quelque précieux que ſoient ces rapports, ne croyez pas qu'ils ayent fourni les motifs qui nous ont déterminés. Nous n'avons

ſongé qu'à vous, nous avons tout ſacrifié à votre bonheur ; &, en l'établiſſant ſur des baſes ſolides & durables, nous ne nous en ſommes réſervé que l'ineſtimable avantage d'en être les témoins.

Signé ; CHARETTE, FLEURIOT, SAPINAUD, COUETUS, DEBRUC.

Le 27 Février 1795.

A SAUMUR,
DE l'Imprimerie Nationale, chez DEGOUY.